

COMBAT

18, rue du Croissant - II

15 OCTOBRE 1963

Instantanés d'Alain Bosquet

Agustin Fernandez

LA Biennale de Paris comme les premières expositions de la saison le prouvent : cette année encore, la peinture va vers les paroxysmes. A côté du bastion des impénitents qui défendent coûte que coûte le réalisme imitatif, s'étale le marécage des chevaliers du geste : n'importe quel geste spontané qui gicle au hasard et doit traduire un trop-plein d'énergie inutile. Les académiques se réfugient dans leur donjon d'un bon sens à jamais dépassé ; les gestuels ont une meilleure excuse — je songe surtout aux Anglais que la Biennale nous a révélés — car leur révolte contre le goût, la composition ou précisément le bon sens, a au moins le mérite d'une manifestation sociale qui ne manque pas de vigueur, celle-ci dut-elle être contraire à toute notion d'art.

DANS ces conditions, il est réconfortant et salutaire de découvrir un peintre comme Agustin Fernandez, Cubain de 33 ans qui vit à Paris depuis déjà plusieurs années. Ce n'est pas tout à fait un inconnu, puisque Simone Collinet a organisé une exposition de ses toiles à la Galerie Furstenberg, naguère, et que depuis deux ans il donne au Salon de Mai, chaque fois, un énorme tableau, d'un surréalisme musculaire un peu inquietant. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'Agustin Fernandez n'a pas encore son public, et que le genre même qu'il s'est choisi a tout pour étonner et peu de choses pour plaire, à première vue. Ses œuvres récentes, que personne n'a encore pris la peine de découvrir, sont d'une intensité et d'une originalité de pensée qui devraient lui valoir de grandes sympathies.

AGUSTIN FERNANDEZ provient donc du surréalisme. Il peint comme peignait, par exemple, Yves Tanguy : application, perspective, un certain académisme ou classicisme du coup de pinceau, toujours soucieux de soin et de minutieux équilibre. En cela, il défend avec autorité une conception de la peinture, techniquement parlant, qui n'a pas épuisé ses anciens prestiges. Ce qui est plus nouveau, et proprement audacieux, c'est l'univers intérieur qu'il nous livre. Avare de couleurs — ses toiles ont une certaine variété de gris, des bruns, des jaunes sombres, rien de clair ni de gai — il peint des organes, des biologies pour chirurgien, des bouches, des seins, des muscles, des viscères. Bien entendu, il ne peut s'agir de les rendre avec fidélité : ils sont toujours oniriques, prêts pour la métamorphose, à mi-chemin entre la monstruosité et l'obsession monumentale. Ces fragments de corps forment un monde où l'air ne pénètre pas, et où le visage n'a pas de place. Et ce qui est ainsi hostile et clinique, dans le sens le plus fort du terme, échappe à ses propres limites charnelles.

PEU à peu, Agustin Fernandez a transformé le grain — ou la matière — de ses attributs : sur ces chairs et ces muqueuses sont apparus des éléments étrangers, des boulons, des fioritures, des formes plus énigmatiques et à la fois aptes à dénaturer encore ce qui était déjà obsessionnel. L'effet en devient tonique, et la perfection formelle admet des délicatesses souriantes. C'est une joie que de prédire à ce peintre qui connaît si parfaitement son métier, une place de choix parmi les créateurs d'images et de mythes plastiques. A quand la grande exposition d'Agustin Fernandez ? Du côté des surréalistes on ne saurait rester indifférent.

LES LETTRES
FRANÇAISES
5, Fig. Prouvostière - IX^e

26 SEPTEMBRE 1963

2 OCTOBRE 1963

Illustration de Luis MOLINARI FLORES

LUIS MOLINARI FLORES EST NE A GUAYAQUIL (EQUATEUR) EN 1931. QUITTE SON PAYS POUR S'INSTALLER A BUENOS AIRES, OU IL A ETUDIE VIT DEPUIS 1960 A PARIS. LUIS MOLINARI FLORES A REALISE PLUSIEUR ARGENTINE, EN ESPAGNE, EN FINLANDE ET EN FRANCE. IL PARTICIPERA BIENNALE DE PARIS.